

temps antéhistoriques de l'Inde, et qu'aucun indianiste n'a osé lui refuser le titre du plus ancien législateur qui ait paru dans le monde. Eh bien, Manou va répondre à M. Textor de Ravisi.

Livre XI, *sloca* 33.

Traduction de William Jones et de Loiseleur-Deslongchamps.

« Qu'il emploie sans hésiter les prières magiques de l'*Atharva-véda* et d'*Angiras*, la parole est l'arme du brahme, c'est avec son secours qu'il doit détruire ses oppresseurs. »

Comment l'*Atharva-véda* cité par Manou peut-il être moderne ou apocryphe ?

Faut-il ajouter à cela l'opinion du grand indianiste Colebroocke ?

« On ne saurait contester que l'*Atharva* soit, au moins en partie, aussi ancien que les autres védas... »

Mon adversaire affirme encore que le *Bagavéda-Gita* est une interpolation dans le grand poème du *Mahabharata*. Il ne saurait en être autrement ; cet ouvrage étant la vie de Christna, copiée servilement par les apôtres, il est impossible de l'admettre à sa date de mille ou quinze cents ans avant notre ère, sans renverser par cela même toute la légende judaïque et chrétienne.

Il est à remarquer que M. Textor de Ravisi, suivant en cela la dialectique cléricale, en fait de preuve de ce qu'il avance, se borne à *des observations, qu'il semble établir comme axiomes*. Il croit à l'œuvre des missionnaires dans l'Inde comme il croit à la révélation.

Mais si, en matière religieuse, l'absurdité est un argument,

credo quia absurdum, il n'en est pas de même en matière scientifique.

Ce *Bagavéda-Gita*, interpolé dans le *Mahabharata*, d'après les disciples de Calmette, est nommé et analysé dans le *Madana-Ratna-Pradipa*, recueil des textes des plus anciens législateurs, dans Vrihaspati, dans Parasara, dans Narada, et une foule d'autres ouvrages d'une incontestable authenticité ; tous les commentaires des livres sacrés lui consacrent également quelques pages.

Tous les grands indianistes qui ont passé une partie de leur vie dans l'Inde, William Jones, Colebroocke, Thomas Strange, Wilson, Princeps et autres, ont donné à cet ouvrage une antiquité de douze à quinze cents ans avant notre ère, et l'avenir étendra encore cette date, lorsque la science se sera une bonne fois débarrassée de cette chronologie biblique, qui donne à l'homme six mille ans d'existence, et a besoin, pour s'établir, de patriarches ayant vécu huit cents et mille ans chacun.

William Jones croyait si bien à l'authenticité du *Bagavéda-Gita*, chapitre du *Mahabharata*, consacré à Christna, que cet indianiste de génie se sert de cet ouvrage dans ses *Commentaires sur les plus anciens législateurs de l'Inde (Madana-Ratna-Pradipa)*, pour éclairer et préciser le sens de certains textes.

« Il est à remarquer sur les textes précédents (Craton, Narada, Smriti, Parasara, Vrihaspati, Aditya, Pourana, etc...) qu'aucun d'eux, à l'exception de celui de Vrihaspati, n'est cité par Collouca, qui ne semble jamais avoir considéré aucune des lois de Manou comme restreintes aux trois premiers âges ; que celui de Smriti, ou *Code sacré*, est cité sans le nom du législateur, et que la prohibition, dans tout âge, de la défense personnelle contre les brahmes, est en opposition avec un texte de Soumantou, et avec *l'exemple et le précepte de Christna*

lui-même dans le Mahābhārata et même avec une sentence du véda... »

(WILLIAM JONES, traduction de *Manou* et commentaires.)

Ainsi William Jones non-seulement s'appuie sur les préceptes et les exemples de Christna, sans élever le moindre doute sur l'authenticité du chapitre (*Bagavéda-Gita*), qui s'occupe de cette incarnation de Vischnou, mais encore il semble le placer comme autorité sur le même pied que le véda...

Tout est de cette force scientifique dans le système des missionnaires.

Ceci les gêne?... interpolation !

Ceci n'est pas de leur goût?... apocryphe.

Il faut ajouter qu'ils jettent au feu tout manuscrit qui leur tombe sous la main. L'Inde, par son étendue, par le peu d'influence qu'elle a laissé prendre sur elle par les étrangers, a échappé à la destruction totale de ses traditions écrites, de ses monuments... Plus heureuse en cela que l'Océanie, dont l'exiguïté des îles a facilité la conquête religieuse; à ce point que, dans toute la Polynésie, habitée par des hommes de race jaune, intelligents, parlant une langue qui se rapproche des radicaux samscrits, on ne trouve plus que des lambeaux de traditions inexplicables; les cuistres anglicans, marchands de bibles, de conserves et de vêtements confectionnés, brochant sur les séides de Rome, ont détruit les moraës, les tombeaux des rois, les pierres sculptées, les inscriptions et changé jusqu'au mécanisme du langage... Il y a quelque chose de pis que les actes des Vandales, ce sont les actes des missionnaires. Tout vestige du passé disparaît devant eux; l'homme ne doit dater que de Moïse et du Christ.....

Je m'étonne qu'après les avoir si fortement attaqués, mon adversaire sente le besoin de nous affirmer qu'il croit beaucoup plus à l'authenticité des livres sacrés des Indous que

M. Burnouf et moi ne croyons à celle du *Pentateuque* de Moïse. Je n'ai pas mission de répondre pour l'éminent professeur, mais je dois dire pour ma part, et cela avec les textes, l'histoire et les hébraïsants les plus distingués, que le *Pentateuque*, dans sa forme actuelle, n'a jamais été écrit par Moïse... Il est un point de ces considérations générales sur lequel M. Textor de Ravisi et moi sommes entièrement d'accord.

Ainsi je dirai avec lui qu'il y a dans l'Inde autant de textes des védas qu'il y a de pagodes et de temples, et j'ajouterai qu'il en est de même pour Manou. Seulement, au lieu de prétendre que ces textes sont surchargés d'interpolations modernes, de corrections maladroites, de remarques déplorables, qui changent la nature des ouvrages, je dirai, *et ceci est de la plus rigoureuse vérité*, que ces livres sacrés, partout où ils existent en samscrit, sont les mêmes comme forme et fond de doctrine, et qu'ils ne diffèrent que par les nombreux commentaires qui les accompagnent, et forment corps avec l'ouvrage.

Ainsi, dans telles ou telles pagodes, les védas et Manou sont copiés avec tous les commentaires qui ont été composés sur eux; dans d'autres, au contraire, ces mêmes ouvrages ne sont accompagnés que des commentaires d'un écrivain particulier ou d'une époque spéciale.

Je reconnais qu'il y a là un énorme travail de reconstruction à faire pour restituer chaque commentaire, non à son auteur, ce qui serait impossible, mais à l'époque à laquelle il appartient.

Il arrive souvent que l'œuvre du commentateur est tellement liée à l'ouvrage lui-même qu'il est presque impossible de l'en distraire; seul, un travail de comparaison sur tous les textes, travail qui demandera des siècles d'études, permettra de retrouver et de rétablir dans leurs formes primitives les védas, Manou et la plupart des ouvrages de l'Inde ancienne. Et c'est pour cela que je soutiens que les textes des védas et de

Manou, expédiés en Europe par la Société asiatique de Calcutta, ne sont qu'une tentative, et que ce ne sont pas là les véritables textes. Ces copies sont en effet toutes différentes de celles des pagodes du sud de l'Inde, dont les traditions primitives n'ont pas été, comme dans le nord, détruites par les invasions.

Mais ces commentaires, loin de nuire à l'authenticité des livres sacrés, servent au contraire à la démontrer, en accentuant siècle par siècle les transformations des coutumes, des traditions et des mœurs. Quant à la doctrine en elle-même, il n'y a pas un seul commentateur qui n'ait tenu à la respecter.

En terminant cette première partie de ma réponse, je dirai à M. Textor de Ravisi : *Non, le génie brahmanique ne s'est pas complu à ensevelir son histoire et les produits de son intelligence dans les siècles de ses chronologies fabuleuses....* Pour porter le flambeau dans la nuit du passé, il faut simplement, laissant de côté Moïse et la Bible, Usserius et nos méthodes, étudier la chronologie des brahmes, comme elle doit être étudiée, savoir qu'ils ont remplacé la date imaginaire par la date astronomique, et alors on comprend la vérité de cette parole du savant Halled, le traducteur des *Sastras* :

« Peu de peuples ont des annales aussi authentiques que celles des Indous. »

Un mot sur l'aventure de Wilford, qui a donné lieu dans l'Inde à une sérieuse polémique, qui s'est terminée, il faut bien dire, à l'avantage du brahme Appassamy.

Wilford travaillait avec ce brahme, qui lui narrait de mémoire des légendes anciennes extraites des *Pouranas*. Lorsque cet indianiste anglais publia ces légendes, il eut le tort de prétendre que le texte qu'il donnait était exactement celui des *Pouranas*. Il est bon de remarquer que les erreurs de texte

ne furent pas signalées par les indianistes européens, mais bien par les brahmes eux-mêmes, et qu'Appassamy fut un des premiers à reprocher à Wilford d'avoir pris des récits, très-exacts du reste, puisque la différence ne portait que sur quelques expressions, pour des textes purs.

Pour moi, dans mes études indianistes, je n'ai point rapporté des légendes récitées de mémoire, mais collationnées sur les textes mêmes des ouvrages indous.

M. Textor de Ravisi, comme tous les orientalistes sérieux qui ont puisé aux sources, reconnaît « que les magnifiques faits et textes que je cite se trouvent réellement dans les poèmes indous. » Mais, d'accord avec sa thèse catholique, il attribue ces faits et ces textes, les uns aux traditions de la révélation primitive que les Indous auraient reçues comme tous les peuples, les autres à l'infiltration des idées chrétiennes. Nous allons voir ce que vaut cette opinion en étudiant ce que mon adversaire a dit spécialement de mes études sur la Bible et la grande figure de Christna! — Je serai bref, car, sur ce terrain, une simple question historique et chronologique nous sépare.

M. Textor de Ravisi dit lui-même « que le sujet ne comporte qu'une simple discussion de philosophie historique! »

J'avais écrit : « Rationalistes, repoussons la révélation. » Et mon adversaire répond :

« Rationalistes chrétiens, admettons la révélation. »

Je ne fais que citer sans discussion, ne comprenant pas comment on peut être rationaliste et chrétien, libre et esclave tout à la fois.

Il résulte de là que M. de Ravisi n'a pas ses coudées franches dans ce débat; il est un peu, dans la route qu'il parcourt, comme la locomotive qui, captive sur ses rails, jouit de toute sa liberté, à condition de ne pas sortir du sillon qu'on lui a tracé. En n'acceptant d'autre flambeau que celui de la ré-

vélation chrétienne, il ne saurait, en aucun cas, admettre le moindre fait contraire à sa foi ; tandis que moi, qui ne crois pas plus au brahmanisme qu'au christianisme, qui n'étudie l'un et l'autre qu'au point de vue scientifique, je ne ferai nulle difficulté d'accepter n'importe quel fait, texte ou preuves, pour ou contre l'un ou l'autre, puisque tout cela est sans influence sur mes convictions philosophiques.

Un mot d'abord sur la question philologique que soulève le nom de Christna tel que je l'écris :

CHRISTNA.

Mon adversaire prétend qu'il n'avait jusqu'à ce jour attaché aucune importance à l'orthographe de ce mot. *On trouve, dit-il, dans les livres indous, suivant les auteurs et les dialectes, Krishna, Kristna, Kirsna, Chrishna, Crihna, Kissen, Cresno, etc., mais je n'ai point encore rencontré ce mot écrit Christna.*

Il en conclut que j'ai écrit *Christna* pour le rapprocher davantage, pour les yeux, du mot *Christ* !

La plupart des orientalistes qui m'ont fait l'honneur de me déchirer quelque peu ont fait de ceci une question capitale... Leur acrimonie sur cette question de forme ne fait que déceler mieux la pénurie de leurs arguments au fond.

Je suis heureux de m'expliquer une bonne fois sur ce point.

M. Textor de Ravisi me fournit lui-même, en croyant m'attaquer, la meilleure de toutes les réponses.

On trouve, dit-il, dans les livres indous, *Krishna, Kristna, etc...*

Eh bien ! je le demande à tout philologue qui connaît le mécanisme des langues orientales :

Quelle différence y a-t-il entre ces deux mots : *Kristna* et *Christna* ?

Quelle différence phonétique y a-t-il à rendre dans notre langue le *k'* samscrit, qui se prononce avec une forte aspiration du gosier, par notre *k* ou notre *ch* ?

Le *k'* samscrit est rangé par tous les grammairiens indous et, à leur imitation, par Desgranges et Burnouf, parmi les *gutturales fortes aspirées*. Or, notre *k* étant une *forte*, et notre *ch* une *forte aspirée*, il suit de là que le *k'* samscrit étant une *gutturale forte aspirée*, j'ai dû la rendre par notre *ch* qui, étant une *forte aspirée*, était plus conforme à l'écriture et à la prononciation samscrite.

Au surplus, il me suffit de prouver à mes lecteurs, par l'autorité même d'un adversaire, qu'on écrit en samscrit :

KRISTNA,

pour que je n'insiste pas. — Les autres expressions *Krishna, Crishna, Kissen, etc.*, appartiennent aux dialectes tamoul, telinga, kanara et autres.

Kristna ou *Christna* me sont parfaitement indifférents, le mot est le même en samscrit, et la légère différence d'écriture, adoptée par les uns ou les autres, ne vient que du plus ou moins de respect et d'exactitude avec lesquels on rend le *son phonétique samscrit* avec l'alphabet de notre langue. Le radical *kris* ou *chris*, qui signifie sacré, a formé le mot grec *χριστος* - *kristos* ou *christos*, qui a le même sens, et que nous traduisons par *Christ* et non *Krist*, sans qu'il y ait grammaticalement une bien grande différence entre l'un et l'autre.

Avant moi, Volney avait admis ce radical *chris* (sacré), pour écrire le nom de la grande incarnation indoue.

Après avoir reconnu qu'on écrivait en samscrit :

KRISTNA,

d'où vient que M. Textor de Ravisi, dans une note, page 342,

écrive ceci : — Quant à moi, j'écris Krichna, parce que mon interprète indou écrivait Khrishna... Comment? votre interprète admet le radical *khris* — sacré, — et vous écrivez, *par ce motif*, Krichna, qui signifie noir.

En vérité, mon adversaire se réfute trop bien lui-même pour que j'insiste.

Il n'y a à cela qu'une seule explication de logique, et la voici :

Les révérends Calmette et consorts écrivent Krichna, qui ne signifie rien et qui ne les gêne pas, au lieu de Kristna ou Christna qui signifie quelque chose, mais qui les gêne, et toute l'école catholique les suit dans cette voie, qui est celle des *rationnalistes chrétiens*... nouvelle secte qui prétend faire du rationalisme révélé.

M. Textor de Ravisi prétend encore que le nom réel de ce personnage était *Caneya*.

Il serait plus juste de nous dire que *Caneya* est un des noms de Christna, et je m'étonne que mon adversaire n'ait pas cru devoir donner l'intéressante explication de ce nom :

Canya, en samscrit, signifie la vierge ; *canyeya*, et, par élision, *Caneya*, signifie *issu de la vierge, le fils de la vierge*.

Dans tous les hymnes du culte, c'est ce titre que l'on donne au dieu incarné.

Ces questions philologiques résolues, je m'étendrai peu sur la figure religieuse et philosophique de Christna, mon éminent adversaire prenant encore soin lui-même de me fournir des armes concluantes dans le passage suivant que je sens le besoin de rappeler.

« *Kristna posséda toutes les vertus et tous les vices de l'humanité*. Telle est la grande et poétique figure que les poèmes et les livres sacrés indous peignent tous. Telle est celle, également, que ses adorateurs lettrés se sont complu à me révéler

dans l'Inde dans les fréquents entretiens que j'ai eus avec eux quand ils comparaissaient devant moi pour plaider des affaires de caste et de religion. Quant à ses sectateurs, les uns l'adorent avec ses vertus et ses vices, *les autres avec ses vertus seulement*, et les autres, enfin, avec ses vices exclusivement. »

Si j'étais un partisan de la divinité de Christna, l'argument aurait quelque valeur ; trouver des vices au dieu que j'adorerais, serait porter une singulière atteinte à sa dignité. Mais, comme je ne crois pas plus à la divinité de Christna qu'à celle de sa doublure le Christ, l'aveu de M. de Ravisi que *Christna posséda toutes les vertus et tous les vices de l'humanité*, devient dangereux pour son système, surtout quand il ajoute qu'il y a des sectateurs dans l'Inde « *qui l'adorent avec ses vertus, seulement!* »

Je n'ai plus alors qu'à lui répondre : C'est précisément ce Christna que vous reconnaissez et que ses sectateurs adorent dans ses vertus seulement, que j'ai étudié, le signalant comme le héros de cette incarnation légendaire que les apôtres ont rajeunie pour donner du poids à leur tentative de réforme religieuse, et dont plus tard les écrivains apocryphes des Évangiles ont copié les aventures fabuleuses.

Vous n'empêchez pas que la figure de votre Christ ne puisse soutenir le plus simple examen historique, qu'elle n'ait été inconnue de tous à l'époque où vous la placez, que toute l'école d'Alexandrie n'ait dit aux apôtres : « Vous ne faites que vulgariser les anciens mystères de l'Orient, » ce dont elle porta plus tard la peine sous Justinien, qui la fit fermer à la requête du christianisme triomphant, et, qu'à l'apparition des Évangiles, tous ce que l'époque comptait de savants et d'esprits indépendants n'ait répété, à l'exemple de l'illustre manichéen Fauste :

« Tout le monde sait que les Évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ ni par les apôtres, mais longtemps après par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques contemporains. »

(FAUSTE.)

L'existence de l'antique et légendaire Christna, comme M. de Ravisi l'appelle lui-même, est prouvée par tous les livres sacrés les plus anciens de l'Inde. Le *Mahabharata*, le dernier en date, a été composé douze à quinze cents ans avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque où Moïse conduisait les Hébreux dans le désert. Elle est prouvée par les ouvrages des djeïnistes qui se sont séparés des brahmes plusieurs milliers d'années avant la révélation chrétienne. Elle est prouvée par les temples, les bas-reliefs et les monuments épigraphiques les plus anciens... Elle est tellement prouvée enfin, que les différentes sectes du christianisme, désespérant de détruire tous les manuscrits, tous les monuments, marbre ou pierre, sur lesquels elle s'appuie, s'entendent admirablement, quoi que irréconciliables ennemies sur tout autre sujet, pour altérer la physionomie de la grande incarnation de Vischnou.

Pour l'existence du Christ... elle n'est prouvée que par des livres apocryphes écrits par des plumes intéressées et dont pas un ne saurait trouver grâce devant la critique historique la plus indulgente.

Je ne puis donc conclure autrement que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour.

La légende du Christna indou est authentique, celle du Christ juif, relevant les mêmes aventures, les mêmes actes, la même morale, n'est qu'une copie.

Je vais maintenant démontrer à M. de Ravisi l'impossibilité

de ses conclusions et lui prouver que le brahmanisme n'a jamais rien emprunté au christianisme; que ce dernier, au contraire, en parodiant le rôle de Christna, s'est peu à peu assimilé tous les dogmes et toutes les cérémonies du culte antique des Indous.

Mon adversaire a dès le début prononcé la parole suivante, qui résume l'opinion développée dans sa brochure.

« *Le brahmanisme a emprunté au christianisme le couronnement de son édifice, le culte de Jésus-Christ.* »

Cette déclaration de l'ancien gouverneur de Karikal, d'un homme qui, pendant quinze ans, a été mêlé d'une manière active aux actes de la vie civile et religieuse des Indous, a une valeur extraordinaire dans l'état actuel des sciences indianistes. Elle prouve la parfaite identité des principes, des croyances et du culte brahmanique et chrétien; elle prouve que la figure de Christ, rédempteur, philosophe et moraliste, n'est un mythe que pour ceux qui ignorent l'Inde ou qui ont intérêt, comme certain romancier du Christ, à repousser tout ce qui pourrait contrarier la mystique et fabuleuse légende qu'ils ont inventée.

La question chronologique, en l'état, ne nous divise même plus, car M. de Ravisi admettant la haute antiquité de Christna, incarnation de Vischnou, notre dissentiment ne porte que sur l'époque où le dieu indou, sortant de la tradition hiératique, a été considéré dans l'Inde comme un symbole de régénération morale.

Je prétends que c'est ainsi que Christna a été compris et vénéré dès son origine. M. de Ravisi prétend, au contraire, que l'antique Christna a peu à peu revêtu la figure du Christ.

Voilà le dernier terme du débat.

Je ne discuterai pas ici toutes les impossibilités historiques

et philologiques de la thèse de mon adversaire, qui n'est autre que celle des missionnaires combattant *pro aris et focis* et pour qui la négation de l'antiquité des dogmes indous est une nécessité d'existence.

Le brahmanisme tue la révélation catholique. Je ne chercherai pas à lui démontrer que le *Mahabharata* et le *Bagavêda-Gîta* qui nous représentent Christna moraliste et philosophe ont été écrits douze à quinze siècles avant notre ère et que ces ouvrages dont il nie l'authenticité *sans donner de preuves*, sont regardés par tous les grands indianistes, William Jones, Colebroocke, entre autres, comme possédant une autorité presque égale à celle des védas.

Je ne lui dirai pas que le *Pratamany-yoga* des djeinistes nous peint le dieu sous les mêmes couleurs;

Que les Indous ont tout tiré de peuples plus anciens encore et de leur propre fond, mais qu'ils n'ont jamais été imitateurs ni copistes de peuples postérieurs à eux de plusieurs milliers d'années qu'ils ne connaissent même pas; que c'est là l'opinion de tous les indianistes qui ont vécu dans l'Inde;

Que l'on retrouve dans l'Inde comme un arbre auquel se rattachent toutes les racines et toutes les branches, les principes de toutes les croyances, de tous les usages, de toutes les coutumes des différents peuples du globe, avec l'explication du fait religieux ou civil qui leur a donné naissance, explication que vous ne retrouvez dans les traditions d'aucune autre contrée; que tous les philosophes anciens voyageaient dans l'Inde pour s'instruire et que pas un philosophe indou n'est venu en Judée ou dans l'Occident.

Je ne lui dirai pas qu'au moment où la légende chrétienne place la venue de Jésus, le grand mouvement civilisateur qui avait fait de l'Inde le flambeau des peuples anciens s'était arrêté depuis plusieurs siècles, que le samscrit ne se parlait plus que dans les temples et que la vieille contrée des brahmes

s'endormait de ce sommeil asiatique qui est l'image de la mort...

Les arguments de toute espèce abondent, mais je n'en veux présenter qu'un que j'ose prétendre irréfutable.

Christna n'a apporté à la vieille religion des brahmes ni principes, ni croyances, ni morale, ni dogmes, ni cérémonies, ni culte nouveaux! Tout ce que ce philosophe a prêché et enseigné aux peuples de l'Indoustan existait depuis des siècles dans les livres sacrés, il n'a fait que rappeler les croyances du passé et tenter, sans y avoir réussi, de sauver son pays de la décrépitude. Après sa mort, les prêtres, dont il avait attaqué les vices, l'ont placé dans leur Panthéon, en ont fait une incarnation de Vischnou, ont permis son culte en le dirigeant, pour se débarrasser d'un ennemi, et afin que le peuple ne conservât pas pure la tradition de la vie de ce grand homme.

Or si Christna n'a rien innové comme principe, morale, dogme et croyance, si tout est émané des védas et de Manou, que devient cette prétendue influence du christianisme au vi^e siècle de notre ère?...

Il ne reste plus qu'une réponse au service des disciples de Calmette et consorts, c'est que ce sont les missionnaires qui ont créé le samscrit, écrit Manou, les védas, le *Mahabharata*, et tous les grands ouvrages religieux et littéraires de l'Inde ancienne...

Si cette absurdité avait chance d'être crue, ils ne reculeraient pas devant son affirmation. Voyons donc quels sont les dogmes primitifs du brahmanisme, et sur ce point, afin d'éviter toute discussion de texte, je ne m'appuierai que sur un auteur connu de tous les orientalistes et que chacun pourra contrôler, je veux parler de Manou. Je dois ajouter que pour plus d'impartialité encore, je ne traduirai pas moi-même, et prendrai mes citations dans les versions de William Jones et de Loiseleur-Deslongchamps.